

Werner Kofler

Derrière mon bureau

*Légendes alpestres / Tableaux de voyages /
Actes de vengeance*

Traduit de l'allemand (Autriche) et
présenté par Bernard Banoun

Ouvrage traduit avec le concours du Centre National du Livre

a!

Éditions Absalon
collection « K. 620 »

Collection dirigée par Catherine Fagnot

© Deuticke im Paul Zsolnay Verlag, Wien, 2005

Titre original : *Am Schreibtisch*, 1^{re} édition 1988, Rowohlt

© Éditions Absalon 2010 pour la traduction française

ISBN-13 : 978-2-916928-11-1 – ISSN : 1960-3215

www.editionsabsalon.com

Devant moi marche le guide, le premier de cordée. Il connaît le chemin ; si je n'ai plus prise ou si je perds l'équilibre il me secourt, si je dévisse il me rattrape, et pour qu'on n'en arrive pas là il me précède dans l'ascension. Si *lui* chute ou me veut du mal, je suis perdu ; mais c'est pour qu'il me protège que je loue ses services, je le paie bien, je tiens à ma sécurité et j'entends monter haut ; je l'ai payé, donc à lui de suivre mes ordres, et à moi de le suivre. En ce moment pourtant je suis pris d'une inexplicable faiblesse, comme ce fut déjà le cas une fois sur le Grosseleind, le Mont de Grande-Misère – cette fois-là j'étais seul et j'avais pu regagner seul la vallée en me traînant depuis le Grosseleind –, soudain mes forces diminuent, impossible de continuer à grimper. Certes, il faisait encore nuit quand nous nous sommes mis en route, nous cheminons depuis longtemps, je ne suis guère exercé à marcher dans la glace ou sur une roche traîtresse, sur ma droite se dressent les redoutables cavités glaciaires des Klammerköpfe, et pourtant je ne m'explique pas mon épuisement, il me gêne même, je ne veux pas en convenir et malgré tout je dois bien en tenir compte. Interrompons cette ascension, dis-je alors au guide de montagne, faisons immédiatement demi-tour ! – Si nous faisons demi-tour et à quel moment nous faisons demi-tour, c'est MOI qui en décide, comme convenu,

rétorque le guide de montagne avec une rudesse que je n'avais pas perçue chez lui dans la vallée, je suis tout à fait capable de distinguer entre un semblant de fatigue et une fatigue réelle. Vous n'êtes pas le premier, arrivé à cet endroit-là, à vous croire fatigué, c'est ce qu'on appelle le coup de barre du Klammerkopf ; allez, on continue ! je dois remplir mon obligation et supporter la responsabilité, après tout j'ai besoin de cet argent. – J'ai une petite exploitation agricole dans la vallée, poursuit le guide de montagne tandis que je continue derrière lui en vacillant, et il s'en est passé, des choses, ces derniers temps, tant de choses... Mon père est décédé cette année, allume la lumière, femme, je m'en vas, qu'il a dit une nuit à la mère, et quelques instants après il était mort... Un de mes garçons qui avait eu un bon bulletin scolaire, continue le guide de montagne, je lui avais offert un vélo, tout heureux il a tout de suite voulu pédaler pour aller voir une grand-tante dans les alpages, en rentrant à la ferme il est sorti du chemin forestier, il a descendu la pente à toute bringue et il a été projeté avec une force incroyable contre un moulin, il a succombé à ses blessures à la tête dans l'hélicoptère de secours qui l'emmenait... Peu après ça, c'est un cousin à moi qui s'est pendu... Et récemment, mon frère, celui qui collectionne les gemmes, a été retrouvé sur le Hocharn, mort de froid, serrant encore dans la mort un quartz fumé gros comme une table de nuit. Une brusque chute de température, Pucher a eu le temps de l'avertir, il voulait le retenir, – trop tard ; on ne l'a retrouvé qu'au bout de trois jours, enneigé, recouvert par la neige... Ah, tous ces

enterrements en si peu de temps, on dirait que j'attire le malheur, n'est-ce pas... Mais naturellement, – il parle et parle, le guide de montagne, en marchant d'un pas résolu sans se soucier de moi, tantôt je l'entends comme s'il était loin, tantôt les parois escarpées qui nous entourent renforcent l'effet de ses paroles, pour ma part j'ai bel et bien renoncé aux buts élevés et ambitieux, nous n'en continuons pas moins notre ascension –, naturellement nous sommes des imbéciles, on dit que nous avons une autre relation à la mort, devenir, dépasser, ce sont choses toutes naturelles pour l'agriculteur, dit-on, rien ne lui fait quoi que ce soit, à lui... Nous autres paysans de montagne, ça ne nous fait ni chaud ni froid quand un parent meurt, quand un enfant trouve la mort dans un accident, pour nous c'est comme quand un mouton est tué par la foudre ou qu'une vache subit un dommage, qu'on dit ! Nous n'éprouvons rien, n'est-ce pas, après tout nous allons à l'église, souvent nous avons du chemin depuis là-haut jusque dans la vallée pour y aller, hein, des béni-oui-oui qui allument un cierge au moindre orage, voilà ce que nous sommes... ! Et puis est-ce que nous n'avons pas aussi la religion de la nature, est-ce que nous ne craignons pas depuis la nuit des temps les puissantes montagnes, les génies de la montagne ? Si si, nous avons aussi de la religion, un ethnologue venu jadis au village l'a montré, notre vénération pour la mère de Dieu et pour Dieu le père porterait encore des traces de rites païens, et même celtes... Ah, il y a toujours quelque chose pour nous calmer – le premier de cordée n'arrête pas de débiter ses phrases – pour

nous calmer sur notre sort, nous sommes tellement dévoués, tellement dévoués...

Mais ça finira bien par s'arrêter, par appartenir au passé ! Plus besoin d'étrangers, d'estivants qui viennent fourrer leur nez ici, qui tournicotent autour des mélèzes et des arolles, de l'ancolie et du marta-gon comme si c'étaient des merveilles du monde ! Agriculture, exploitation alpestre – ça suffit ! lâche le guide de montagne. Les exceptionnels arolles, les eaux torrentielles, le fameux aconit des Tauern – aucun intérêt, nous voulons des emplois ! Ce qu'il nous faut, c'est une implantation industrielle, de l'infrastructure, des domaines skiabiles sur glacier, des téléphériques, des usines d'accumulation par pompage ! Je vous dis : des usines d'accumulation par pompage et encore des usines d'accumulation par pompage, c'est de ça que nous avons besoin, et nous l'aurons, s'exclame le guide de montagne. Ah, ces imposantes masses d'eau qui s'écoulent jusqu'à la mer Noire, qui disparaissent par infiltration dans le bloc de l'Est, totalement inexploitées... Depuis les glaciers et toutes les sources alentour jusque dans la vallée, et depuis les vallées vers la Drave, la Drave se jette dans le Danube et le Danube dans la mer Noire, incroyable. Des emplois, voilà ce qu'il nous faut ! L'usine d'accumulation par pompage dont je parle a été planifiée dès 1938 et elle n'est toujours pas construite, on en est encore à se chamailler ; si ses concepteurs savaient ça ! Mais maintenant, l'heure est venue, des emplois, je vous dis, des emplois ! Le guide de montagne s'esclaffe. Au fait, me suis-je présenté ? Et sous quel nom – Tobias

Reiser ? Ha ha, elle est bien bonne, je ne peux pas faire autrement que m'envoyer des fleurs, moi, Tobias Reiser, pas mal. Alors écoutez donc, vénéré ami de la montagne, entendez le verdict : Je suis Florian Köll, l'homme qui de ce trou appelé Windisch-Matrei a fait *Matrei commune d'Europe*, Köll, un maire européen ! Et tout ce que je vous ai raconté, la petite exploitation agricole, la mort de mon père – un tissu de mensonges, du mensonge à plein nez ! Les parois rocheuses renvoient le rire du premier de cordée. Mon père jouit d'une excellente santé et, vaillant comme il est, il a bien mené sa barque comme fonctionnaire du gouvernement régional à Innsbruck, le gouverneur régional Wallnöfer – un monument, je vous le dis ! –, Wallnöfer est de ses amis. Mon fils, mort dans un accident de bicyclette ? Du pipeau, cher monsieur, du pipeau ! Mon fils est bien trop gros pour faire de la bicyclette, il n'a pas à se plaindre. Et comme vous imaginez, mon cousin ne s'est pas non plus pendu et mon frère n'est pas mort pour un quartz fumé, ça aurait été bête de sa part. Non, ils occupent tous les deux des postes bien dotés dans l'électricité, pour être précis, dans le projet de société d'exploitation de l'usine d'accumulation par pompage, et ils sont débordants d'optimisme. Comprenez-vous enfin, maintenant qu'il est trop tard, trop tard, trop tard !, s'exclame le premier de cordée au point qu'il me semble entendre des coups de fouet claquer dans mes oreilles. Ce sera un mur de barrage unique en son genre, une œuvre d'art, quarante alpages au moins disparaîtront à jamais dans le bassin de retenue, nous dépouillerons de leur beauté

insensée tous les torrents des vallées environnantes pour leur conférer une utilité pleine de sens. La cohabitation pacifique de l'économie et de l'écologie, ce qu'on appelle la *variante du compromis* ! Il viendra, le martin pêcheur, *le martin pêcheur – un habitant de nos réservoirs*, le martin pêcheur – une exclusivité de votre compagnie d'électricité... Sans mur de barrage, pas de martin pêcheur, pas mal, non ? Et nous allons en créer, des emplois, vous ne savez pas comment !, s'exclame le premier de cordée en éclatant d'un rire si infernal que je redoute de voir des avalanches de glace s'abattre sur nous et nous anéantir ; promesses d'emplois, profils d'emplois, prolos d'emplois..., voudrais-je lui lancer d'une voix faible, mais plus possible d'articuler quoi que ce soit.

Devant moi, le premier de cordée grimpe dans la glace. Il a beau savoir dans quel état je suis, ou bien pour cette raison précisément, dès que je m'arrête il tire sur la corde, intraitablement, d'un coup sec, et il me traîne vers l'obscurité qui tombe tout d'un coup, ou serait-ce que les ténèbres se font uniquement autour de moi ? Continuons maintenant, continuons, vers le progrès, vers la lumière, entends-je le premier de cordée clamer comme à une grande distance ; on dirait qu'il rit ? qu'il chante ? Un point lumineux apparaît au loin, le refuge, la Prager Hütte, cette lueur me traverse l'esprit, sauvés !, au même instant la lumière s'éteint et aux ténèbres s'ajoute le silence.

Derrière moi marche l'étranger. Je vais le garder à l'œil, à tout point de vue. Il a loué mes services de guide, d'accord, mais je serais quand même bien avisé de me montrer prudent et discret. Plus il cherche à se donner des allures d'ami des paysans de montagne, plus mes soupçons augmentent. Maintenant j'ai compris, cet étranger est un de ces déplaisants habitants des grandes villes qui se veulent plus ruraux que les paysans eux-mêmes, qui savent tout toujours mieux et nous renverraient de préférence tout droit au Moyen-Âge, rien que pour que nous soyons d'accord avec les projets qu'ils ont conçus pour nous et nos fermes, alors que nous ne leur avons rien demandé ! Et les messieurs de cette espèce ont toujours quelque chose à redire au moindre progrès, à la moindre chose qui facilite la vie... La monoculture productive, l'engrais artificiel, oh que non, surtout pas ! Des élevages porcins, des élevages en batterie, de l'argent, surtout pas ! Une route forestière pour faciliter le transport du bois ? Ah non ! Une trayeuse électrique ? La vache supporte mieux la traite manuelle. La vallée dispose depuis trente ans de l'électricité ? Quel dommage. Un crédit de la banque Raiffeisen locale ? C'est louche ! Ils débarquent de la ville et veulent nous dicter notre conduite, ou bien ils nous posent des questions futiles. Pourquoi le toit

n'est-il pas couvert de bardeaux ? Pourquoi le four ne fonctionne-t-il plus ? Où sont le sol en terre battue et le foyer ouvert, où est la grande marmite dans l'âtre ? Des promeneurs de montagne comme cet étranger qui marche là derrière moi ne viennent chercher dans notre région que l'inutile, le luxe, le luxe d'une nature inutilisée ; ils n'en savourent pas moins la misère, l'autarcie des fermiers de montagnes, ils veulent nous en convaincre rien que pour maintenir cette situation moyenâgeuse.

Je dois être prudent. Cette fois-ci, je ne m'appellerai pas plus Köll que Reiser. L'étranger, lui, s'est présenté sous le nom de Bernhard, Thomas, ça ne doit pas être son vrai nom. Il veut me cuisiner, c'est sûr. Un peu trop comme si de rien n'était, il a tenté d'amener la conversation sur le noyé du Zirbensee. Il prétend avoir entendu parler par le vieux médecin de campagne de cette étrange découverte d'un cadavre dans ce lac qui est actuellement en cours d'aménagement pour devenir réservoir – un chasseur complètement équipé, gisant comme un défunt sur une plaque de pierre au fond du lac... Le médecin de campagne est un homme âgé, il n'a plus toute sa tête, ai-je expliqué à l'étranger. Ce n'est pas moi qui vais lui apprendre quelque chose, et surtout pas le fait que cet esprit de travers qui est tombé à l'eau et s'est noyé alors qu'il allait giboyer (quand même, on a encore le droit de se noyer !) refusait de vendre ses alpages à la compagnie d'électricité qui voulait aménager une voie d'accès au chantier. Ici, tout le monde a l'esprit de travers, certes, mais se mettre en travers

des autres esprits de travers, se mettre en travers de la majorité et du bien commun, ça ne va pas. Tous les autres de la coopérative alpestre étaient prêts à vendre, sauf celui-là ; est-ce qu'une majorité doit se laisser terroriser par une minorité ? L'étranger n'a pas à savoir tout ça. Il manifeste aussi un intérêt suspect pour le lieu de l'incendie maintenant recouvert par la végétation, là en bas dans la vallée, pour cette *nuit d'incendie* qui remonte à plus d'un demi-siècle. Pourquoi se soucie-t-il des événements de cette nuit-là, quand la ferme Plattner – ah, cette charmante et jolie pension ! – a été la proie des flammes et réduite en cendres jusqu'aux fondations, un sinistre unique en son genre, une ténébreuse affaire qui avait illuminé la nuit à des lieues ? Moi-même, je n'en connais les dessous que par des allusions de mon père, il m'a fait une obligation de me taire, le cœur doit se taire, disait mon père. Il fallait bien qu'on en finisse un jour avec la colonie d'artistes, avec ces femmes à moitié nues, mais est-ce que ça regarde cet étranger qui marche derrière moi ? Je lui ai dit que le feu avait été causé par la surchauffe d'un poêle. Oui, dans les années cinquante, des gens du cinéma sont venus tourner sur le lieu de l'incendie le célèbre film du terroir « Björndal, la vie continue » et ils ont reconstruit le décor de la ferme pour la faire partir en fumée une seconde fois. Non, je ne connais pas de cinéaste du nom d'Ucicky, ai-je assuré à l'étranger, et je ne connais pas non plus le père de ce monsieur, un dénommé Klimt, artiste-peintre. Le cœur doit se taire.